

## Poemas de Jacques Dupin (do livro *L'embrasure*, 1969)

Paula Glenadel  
UFF / CNPq  
paulaglenadel@uol.com.br

DUPIN, Jacques. *Le corps clairvoyant* (1963-1982). Paris: Gallimard, 1999. Collection Poésie. [Esta edição reúne os livros *Gravir*, 1963, *L'Embrasure*, 1969, *Dehors*, 1975 e *Une apparence de soupirail*, 1982.]

### A REPETIÇÃO

Isso que na palavra cintila  
e se cala,  
A noite rola sobre esse eixo,

Singularmente a presença  
E a distância disso que nos amar-  
ra

A sua qualquer efígie  
fraudulenta

### LA RÉPÉTITION

Cela qui dans la parole scintille  
et se tait,  
La nuit roule sur cet essieu,

Singulièrement la présence  
Et la distance de cela qui nous  
rive

À sa quelconque effigie  
frauduleuse

E se exaspera nas flores  
Longe dos pilares e das  
enchentes...

Et s'exaspère dans les fleurs  
Loin des piliers et des  
trombes...

Mal-e-mal uma lição de coisas  
obscuras  
Um viático de poeiras  
E sua dissipação...

À peine une leçon de choses  
obscuras  
Un viatique de poussières  
Et sa dissipation...

Aberto em poucas palavras  
como por um meneio,  
em alguma parede  
um vão, nem mesmo  
uma janela

Ouverte en peu de mots,  
comme par un remous,  
dans quelque mur,  
une embrasure, pas même  
une fenêtre

para manter a peito  
essa zona de noite onde  
o caminho se perde,

pour maintenir à bout de bras  
cette contrée de nuit où  
le chemin se perd,

no fim das forças uma palavra  
nua

à bout de forces une parole  
nue

Entre a alvorada do poema  
e sua seca

Entre la diane du poème  
et son tarissement

por uma brecha aberta  
no flanco tigrado  
da montanha

par une brèche ouverte  
dans le flanc tigré  
de la montagne

ela salta, a amêndoa do fogo,  
a jovem noite em jejum  
de trás da noite desmantelada

como ela deve ela se dá  
e queima  
com frias precauções

o furacão ramifica  
um clarão une  
a noite à noite

elle jaillit, l'amande du feu,  
la jeune nuit à jeun  
derrière la nuit démantelée

comme elle se doit elle se donne  
et brûle  
avec de froides précautions

l'ouragan fait souche  
un éclair unit  
la nuit à la nuit

É-me interdito parar para ver. Como se eu estivesse condenado a ver caminhando. Falando. A ver aquilo de que falo e a falar justamente porque não vejo. Logo, a dar a ver o que não vejo, o que me é interdito ver. E que a linguagem ao se abrir atropela e descobre. A cegueira significa a obrigação de inverter os termos e de colocar o caminhar, a palavra, antes do olhar. Caminhar na noite, falar sob o rumor, para que o raio do dia nascente jorre e replique ao meu passo, designe o ramo, e desgarre o fruto.

Ele respira antes de escrever... depois ele escreve sem respirar, uma noite inteira, um outro respirando por dois. Um só respirando por todos: cordada esticada na morte, na transgressão, no sacolejante cotidiano que as retoma e que as margeia.

E toca a rir! Qual de nós? Cego de nascença. Atacado por seus utensílios. O mundo está a seus pés em desobra, crepitante. Ele não o ignora, mas permanece imóvel. E silencioso. Como uma árvore ao sol.

Da contorção do palhaço à distorção do suplício, essas práticas conduzem o corpo. Sem garantir contra o processo inverso. Sórdido, fulminante...

Entre o coma e a transparência, apenas a sebe de uma frase, viva, o sopro de uma sebe, a sombra arfante de um lobo...

A floresta nos mantém cativos. E o número. E a solidão. Cativos mas levados até sua cima, e quebrados, desde o primeiro dia, pela inteira dor futura esparsa além de nós.

No alto, o livro gotejante. Embaixo, nossos amores petrificados, com o cerimonial da peste. Entre eles, perto de uma forja de montanha, a lepra da boca dos homens, a abertura do jogo.

Ser, não ter nada. Basta que eles existam: astros, focos de razão sem medida. Que eles funcionem aqui, na noite batente, a indiferença, na proximidade dos nossos muros. E que sua energia, por instantes, os derrube. Nos desloque. Irrigue nossos rastros. Irrigue nossos campos fragmentários.

Assumir a desdita dessa noite para que ela se encaminhe a seu termo e seu avesso. Literalmente precipitar o mundo no abismo onde já ele se encontra. Em cada um prossegue o combate de um falso dia que se sucede com a verdadeira noite que se fortifica. De falsa aurora em falsa aurora, e do seu sucessivo desmantelamento pelo reconhecimento da sua ilusória claridade, se aprofunda a noite, e se abre a trincheira de nosso caminho na noite. Esse nulo abrasamento do céu, reconhecamos sua necessidade como a das luzes de baliza para avaliar o caminho percorrido e medir as chances da travessia. De fato, todas as palavras nos iludem. Mas acontece que a corrente descontínua daquilo que elas projetam e daquilo que elas retêm deixa surgir o corpo gotejante e o rosto iluminado de uma realidade bem diferente daquela que tínhamos perseguido e cercado na noite.

\*\*\*

Il m'est interdit de m'arrêter pour voir. Comme si j'étais condamné à voir en marchant. En parlant. À voir ce dont je parle et à parler justement parce que je ne vois pas. Donc à donner à voir ce que je ne vois pas, ce qu'il m'est interdit de voir. Et que le langage en se déployant heurte et découvre. La cécité signifie

l'obligation d'inverser les termes et de poser la marche, la parole, avant le regard. Marcher dans la nuit, parler sous la rumeur, pour que le rayon du jour naissant fuse et réplique à mon pas, designe la branche, et détache le fruit.

Il respire avant d'écrire... puis il écrit sans respirer, toute une nuit, un autre respirant pour deux. Un seul respirant pour tous: cordée tendue dans la mort, dans la transgression, dans le cahotant quotidien qui les ressaisit et qui les borde.

Et de rire! Lequel d'entre nous? Aveugle de naissance. Attaqué par ses outils. Le monde est à ses pieds désœuvré, grésillant. Il ne l'ignore pas mais demeure immobile. Et silencieux. Comme un arbre dans le soleil.

De la contorsion du pitre à la distorsion du supplice, ces pratiques mènent le corps. Sans garantir contre le procès inverse. Sordide, foudroyant...

Entre le coma et la transparence, seule la haie d'une phrase, vive, le souffle d'une haie, l'ombre haletante d'un loup. ..

La forêt nous tient captifs. Et le nombre. Et la solitude. Captifs mais portés à leur faîte, et brisés, depuis le premier jour, par l'entière douleur future éparsée au-delà de nous.

En haut, le livre ruisselant. En bas, nos amours pétrifiées, avec le cérémonial de la peste. Entre eux, près d'une forge de montagne, la maladrerie de la bouche des hommes, l'échancrure du jeu.

Être, n'avoir rien. Ils suffit qu'ils soient: astres, foyers de raison sans mesure. Qu'ils fonctionnent ici, dans la nuit battante, l'indifférence, à proximité de nos murs. Et que leur énergie, par

instants, les renverse. Nous disloque. Irrigue nos traces. Irrigue nos champs fragmentaires.

Assumer la détresse de cette nuit pour qu'elle chemine vers son terme et son retournement. Littéralement précipiter le monde dans l'abîme où déjà il se trouve. En chacun se poursuit le combat d'un faux jour qui se succède avec la vraie nuit qui se fortifie. De fausse aurore en fausse aurore, et de leur successif démantèlement par la reconnaissance de leur illusoire clarté, s'approfondit la nuit, et s'ouvre la tranchée de notre chemin dans la nuit. Ce nul embrasement du ciel, reconnaissons sa nécessité comme celle des feux de balise pour évaluer le chemin parcouru et mesurer les chances de la traversée. En effet tous les mots nous abusent. Mais il arrive que la chaîne discontinue de ce qu'ils projettent et de ce qu'ils retiennent, laisse surgir le corps ruisselant et le visage éclairé d'une réalité toute autre que celle qu'on avait poursuivie et piégée dans la nuit.

